

UN BON BIFTECK

Avec son dernier morceau de pain, Tom King essuya sur son assiette les moindres traces de sauce blanche et mâcha cette ultime bouchée lentement et d'un air préoccupé¹. Il se leva de table avec la sensation d'avoir encore faim. Pourtant lui seul avait mangé. Dans la chambre voisine, on avait fait coucher de bonne heure les enfants, avec l'espoir que le sommeil leur ferait oublier l'absence de dîner. Sa femme n'avait rien avalé non plus. Assise en silence, elle fixait sur lui des regards inquiets. C'était une pauvre créature de la classe ouvrière, maigre et usée, et cependant son visage conservait des traces de son charme de naguère. Elle avait emprunté à une voisine la farine pour la sauce et dépensé ses deux derniers pennies à acheter du pain.

L'homme s'assit près de la fenêtre sur une chaise branlante qui gémit sous son poids, puis porta machinalement sa pipe à la bouche et une main à la poche de son paletot. Le manque de tabac lui rappela la futilité de ce geste, et, fronçant le sourcil, il mit la pipe de côté. Ses mouvements lents, presque massifs,

1. Cette nouvelle a été publiée pour la première fois en novembre 1909 dans *The Saturday Evening Post*, sous le titre original « A Piece of Steak ». Elle a d'abord été titrée « Une tranche de bifteck » par Louis Postif.

paraissaient alourdis par l'hypertrophie de ses muscles. Il était solidement bâti, avec une allure flegmatique, et son aspect ne souffrait pas de ses traits excessivement marqués. Ses vêtements d'étoffe grossière étaient vieux et déformés. Les empeignes de ses chaussures paraissaient trop faibles pour supporter leur ressemelage épais qui, lui-même, ne datait pas d'hier. Et sa chemise de coton, un article à bon marché, montrait un col élimé et des taches de peinture indélébiles.

Mais ce qui révélait sans erreur possible le genre d'occupation de Tom King, c'était son visage, un visage de boxeur professionnel, d'homme qui, au cours de longues années de service sur le ring, a développé et accentué toutes les marques de la bête de combat. Le visage était rasé de près, comme pour mieux laisser voir ses traits nettement menaçants. Les lèvres informes bordaient une bouche d'une dureté excessive, pareille à une balafre. La mâchoire était agressive, brutale et lourde. Les yeux, aux mouvements lents et aux paupières pesantes, presque dépourvus d'expression sous des sourcils en broussaille et toujours froncés, représentaient peut-être la caractéristique la plus bestiale de cet être brutal de la tête aux pieds : des yeux endormis, léonins – des yeux d'animal prêt à se battre. Le front court obliquait vers une chevelure tondue qui laissait voir toutes les bosses d'une mauvaise tête. Un nez cassé en deux endroits et déformé par d'innombrables coups de poing, et une oreille pareille à un chou-fleur, toujours enflée et déformée au double de sa taille naturelle, complétaient le portrait, tandis que la barbe, pourtant rasée de frais, pointait sous la peau et communiquait à tout le visage une teinte d'un noir bleuâtre.

En résumé, c'était la physionomie d'un de ces hommes qu'on aurait peur de rencontrer dans une ruelle sombre ou un lieu écarté. Pourtant Tom King n'était pas un malfaiteur et n'avait jamais commis la moindre action criminelle. A part quelques rixes assez ordinaires dans son milieu social, il n'avait jamais fait de mal à une mouche. Jamais on ne l'avait

vu chercher noise à quiconque. Boxeur professionnel, il réservait toute sa brutalité pour ses apparitions en public. En dehors du ring, c'était un homme paisible et de bon caractère, un peu trop enclin dans son jeune âge à ouvrir sa bourse alors bien garnie. Sans rancune, il ne se connaissait guère d'ennemis. Le combat, c'était son *business*. Sur le ring, il frappait pour faire mal, pour paralyser, pour détruire, mais sans animosité – dans un but purement professionnel. Des foules de gens s'assemblaient pour voir des hommes se mettre mutuellement K.-O. Le gagnant empochait la majeure partie des enjeux. Lorsque, voilà vingt ans, Tom King s'était battu contre Woolloomoolloo, surnommé « l'Esquive », il savait que la mâchoire de celui-ci n'était guérie que depuis quatre mois, après avoir été brisée dans un combat, à Newcastle. Ce renseignement avait déterminé sa stratégie : il avait brisé de nouveau cette mâchoire au neuvième round, non qu'il éprouvât la moindre haine contre l'Esquive, mais parce que c'était le seul moyen de venir à bout de lui et de gagner le gros lot. Et le vaincu ne lui en voulut pas le moins du monde. C'était la règle du jeu : tous deux la connaissaient et l'observaient.

Tom King, peu bavard de nature, demeurait près de la fenêtre dans un silence morne et regardait ses mains. Il contemplait les veines qui saillaient, grosses et gonflées, et les jointures démolies, déformées, qui attestaient la besogne accomplie. Il ignorait le dicton selon lequel un homme a l'âge de ses artères, mais, il comprenait bien le sens de ces grosses veines en relief. Son cœur y avait envoyé trop de sang sous la pression maximale. Elles ne remplissaient plus leur office. Il avait forcé leur élasticité, et son endurance s'était relâchée en proportion de cette détente. Maintenant, il se fatiguait facilement. Il ne pouvait plus faire une série de vingt rounds coup sur coup, en avalanche, se battre encore et encore d'un coup de gong à l'autre, recouvrant ses forces en touchant terre, acculé aux cordes et y acculant l'adversaire, et reprenant toute sa vigueur en ce vingtième et dernier round où, devant toute la salle debout et hur-

lante, lui-même se précipitait, frappait, esquivait, faisait pleuvoir une grêle de coups et en encaissait lui-même une averse, cependant que son cœur refoulait fidèlement le sang dans ses artères et le pompait dans ses veines. Celles-ci, gonflées pendant l'effort, se rétrécissaient toujours ensuite, mais jamais tout à fait : chaque fois, de façon imperceptible, elles demeuraient un peu plus grosses. Il examinait fixement ses mains, et un instant il crut les revoir dans toute leur jeune splendeur, avant que sa première jointure se fût brisée sur la tête de Benny Jones, surnommé « la Terreur galloise ».

Il éprouva de nouveau une sensation de faim.

– Bon sang ! J' mangerais bien un bon bifteck ! murmura-t-il avec un juron étouffé et en serrant ses poings énormes.

– J'ai essayé chez Burke et chez Sawley, dit sa femme en manière d'excuse.

– Et ils ont pas voulu t' faire crédit ?

– Pas d'un penny, a déclaré Burke.

Elle hésita.

– Continue. Il a dit quoi ?

– Il a dit qu'à son avis Sandel allait t' battre ce soir, et qu'on lui doit déjà une somme rondelette.

Tom King grogna, mais ne répondit pas. Il songeait à certain bull-terrier que, dans son jeune temps il avait nourri d'innombrables biftecks. En ce temps-là, Burke lui aurait fait crédit pour un millier de biftecks. Mais les temps avaient changé. Tom King devenait vieux ; et les vieux boxeurs, qui combattent dans les clubs de seconde zone, ne peuvent s'attendre à de gros crédits de la part des commerçants.

Il s'était éveillé ce matin-là avec le désir d'un bon bifteck, et ce désir persistait. Il n'avait pu s'entraîner comme il fallait pour ce combat. La sécheresse régnait cette année en Australie ; les temps étaient durs, le travail, même le plus irrégulier, difficile à dénicher. Il ne pouvait se payer un sparring-partner, et sa nourriture n'était pas toujours fameuse ni suffisante. Il avait pu trouver pendant quelques jours une place de manœuvre et, le

matin de bonne heure, il faisait le tour du domaine en courant pour se mettre les jambes en forme. Mais il est malaisé de s'entraîner tout seul et d'avoir une femme et deux mioches à nourrir. Son crédit chez les commerçants ne s'améliora guère quand on apprit qu'il aurait Sandel pour adversaire. Le secrétaire du Gayety Club lui avait avancé trois livres – le dédommagement du perdant – et pas un penny de plus. De temps à autre, il avait pu emprunter quelques shillings à de vieux camarades qui lui auraient volontiers avancé davantage, mais eux-mêmes souffraient de la gêne occasionnée par le chômage, dû à la sécheresse. Non – inutile de se dorer la pilule –, son entraînement n'avait pas été suffisant. Il lui aurait fallu une meilleure nourriture et moins de soucis. En outre, il est plus ardu de se mettre en forme à quarante ans qu'à vingt.

– Quelle heure il est, Lizzie? demanda-t-il.

Sa femme traversa le vestibule pour aller voir, et revint.

– Huit heures moins quart.

– L' premier combat va commencer dans quelques minutes, dit-il, un simple match d'entraînement. Puis y a un combat en quatre rounds entre Dealer Wells et Gridley, suivi d'un autre en dix rounds entre Starlight et un matelot. Mon tour arrivera qu' dans une bonne heure.

Au bout de dix autres minutes de silence, il se leva.

– La vérité, Lizzie, c'est que j'ai pas eu l'entraînement qu'i faudrait.

Il mit son chapeau et marcha vers la porte. Il ne lui demanda pas de l'embrasser – il ne le faisait jamais en s'en allant –, mais ce soir elle prit l'initiative, lui jetant ses bras autour du cou et l'obligeant à se pencher vers elle. Elle semblait toute menue à côté de ce colosse.

– Bonne chance, Tom! fit-elle. Fais-lui son affaire, i' le faut.

– Oui, faut que j' lui fasse son affaire, répéta-t-il. Voilà tout. Faut que j' lui règle son compte.

Il éclata d'un rire forcé tandis qu'elle se serrait contre lui.

Par-dessus ses épaules, il parcourut du regard la chambre nue. Voilà tout ce qu'il possédait au monde, avec le loyer en retard, sa femme et les gosses à nourrir. Il quittait tout cela pour aller dans la nuit chercher la pâture pour sa femelle et ses petits, non pas comme un travailleur moderne se rendant à sa besogne mécanique, mais à la façon antique et primitive, à la mode royale et animale, en se battant pour la conquérir.

— Faut vraiment que j' lui fasse son affaire, reprit-il, cette fois avec une ombre de désespoir dans la voix. Ça en vaut la peine : trente livres, d' quoi payer toutes mes dettes, avec un peu d' reste. Si j' perds, j' aurai rien, pas même de quoi prendre le tram pour rentrer. Le secrétaire m' a donné tout ce qui revient au perdant. Adieu, ma vieille ! Si j' gagne, j' reviendrai tout de suite à la maison.

— Et j' t' attendrai ! lui cria-t-elle dans le vestibule.

Il avait deux bons milles à parcourir pour arriver au Gayety, et en cheminant il se souvenait que dans ses jours de gloire, quand il était champion des poids lourds pour la Nouvelle-Galles-du-Sud, il serait allé au combat en voiture, accompagné sans doute par quelque gros parieur qui aurait payé la course. Voyez Tommy Burns et ce Yankee noir, Jack Johnson : ils roulaient en automobile. Et lui allait à pied ! Chacun sait qu' une marche de deux milles n' est pas fameuse pour préparer un combat. Il se sentait vieux, et le monde s' accommode mal des vieux. Il n' était plus bon à rien qu' à du travail de manœuvre et, même dans cette activité, son nez brisé et son oreille enflée militaient contre lui. Il se surprit à regretter de n' avoir pas appris un métier : cela valait mieux, au bout du compte. Mais personne ne l' avait prévenu, et tout au fond du cœur il sentait qu' il n' aurait pas suivi les conseils de ce genre. C' était si simple : de grosses sommes à gagner, des combats rapides et glorieux, coupés par des périodes de repos et de flâneries, toute une suite d' admirateurs empressés, tapes dans le dos, poignées de main, gens heureux de lui offrir un verre pour avoir le privilège de causer cinq minutes avec lui et,

par-dessus tout, la gloire, les salles en folie, le tourbillon final, l'annonce de l'arbitre : « King vainqueur ! », et son nom dans les journaux du lendemain.

C'était le bon temps ! Mais il comprenait maintenant, quand il ruminait lentement ses souvenirs, qu'à cette époque-là lui-même avait mis les vieux au rancart. Il représentait alors la Jeunesse et l'aurore, eux la Vieillesse et le déclin. Rien d'étonnant qu'il trouvât facile de vaincre ces hommes aux veines enflées, aux jointures abîmées, aux os fatigués par les longues batailles déjà soutenues. Il se souvint du jour où il avait mis hors de combat Stowsher Bill à Rush-Cutters Bay, au dix-huitième round, et comment le pauvre vieux s'était mis à pleurer comme un gosse dans le vestiaire. Peut-être que celui-là aussi se trouvait en retard pour son loyer ; peut-être qu'une femme et des enfants l'attendaient à la maison ; peut-être Bill lui-même, ce jour-là, eût-il mangé avec plaisir un bon bifteck. Il s'était battu superbement et avait encaissé une pénible raclée. Maintenant, par expérience personnelle, il se rendait compte qu'en cette soirée, vingt ans auparavant, Stowsher Bill se battait pour quelque chose de plus sérieux que le jeune Tom King, simplement avide de gloire et d'argent. Rien d'étonnant que Stowsher Bill eût pleuré ensuite au vestiaire !

D'abord, un boxeur n'a dans le ventre qu'un nombre restreint de combats potentiels : c'est la loi de fer qui règle ce jeu-là. Tel homme peut affronter une centaine de durs combats, tel autre une vingtaine seulement. Chacun, selon sa constitution et la qualité de sa fibre, en supporte un nombre déterminé ; et quand il les a livrés, il est fini. Oui, il avait lui-même livré plus de batailles que la plupart des autres et affronté plus que sa part de ces pénibles rencontres qui vous tendent cœur et poumons presque au point de les faire éclater, qui détruisent l'élasticité des vaisseaux, pétrifient en nodosités les muscles souples de la Jeunesse, usent les nerfs et fatiguent les os par excès d'effort et d'endurance. Oui, il avait fait mieux que quiconque. Aucun ne restait de ses anciens adversaires. Il était

le dernier de la vieille garde. Il les avait vus tous démolis, et il avait contribué à en démolir certains.

On l'avait opposé aux anciens, et il les avait mis hors de combat l'un après l'autre – riant quand, comme Stowsher Bill, ils pleuraient au vestiaire. Et voilà que maintenant il était lui-même un ancien et qu'on lui opposait les jeunes. Par exemple ce type, Sandel. Il arrivait de Nouvelle-Zélande avec une certaine célébrité derrière lui. Mais personne en Australie ne savait rien sur son compte : c'est pourquoi on lui opposait le vieux Tom King. Si Sandel se montrait à la hauteur, on lui présenterait ensuite de meilleurs adversaires, avec des prix plus élevés à remporter. On pouvait donc s'attendre à le voir se battre de son mieux. Il avait tout à y gagner, argent, gloire et carrière. Et le vieux et grisonnant Tom King représentait la pierre d'achoppement à l'entrée de la route conduisant à la gloire et à la fortune. Alors que lui-même n'avait à y gagner que trente livres, destinées à payer propriétaire et fournisseurs. A force de réflexions pareilles, Tom King eut cette vision impassible de la Jeunesse, la glorieuse Jeunesse, se dressant triomphante, invincible, avec ses muscles souples et sa peau soyeuse, avec son cœur et ses poumons jamais fatigués ni déchirés et se riant des limites de l'effort. Oui, la Jeunesse, c'était Némésis. Elle démolissait les vieux sans songer qu'en agissant ainsi elle se détruisait elle-même. L'effort lui élargissait les artères et lui brisait les jointures, et son tour venait d'être annihilée par la Jeunesse. Car la Jeunesse est toujours jeune; il n'y a que la Vieillesse qui vieillisse.

Arrivé dans Castlereagh Street, il tourna à gauche et, trois pâtés de maisons plus loin, il s'arrêta devant le Gayety. Une bande de jeunes chenapans qui flânaient à la porte s'écarta respectueusement sur son passage et il entendit l'un d'eux dire à un camarade :

– C'est lui, c'est Tom King!

A l'intérieur, comme il se dirigeait vers le vestiaire, il croisa un jeune homme à l'œil vif, à la mine éveillée, qui lui serra la main.

– Comment tu te sens, Tom ? demanda-t-il.

– En pleine forme, répondit King, avec la conscience qu'il mentait et que s'il eût possédé une livre, il l'aurait donnée tout de suite pour un bon bifteck.

Lorsqu'il sortit du vestiaire, suivi de ses soigneurs, et parcourut le bas-côté pour gagner le ring carré au centre de la salle, la foule l'accueillit par une salve d'applaudissements. Il répondit aux saluts de droite et de gauche, bien que peu de ces visages lui fussent connus. La plupart étaient des blancs-becs qui n'étaient pas encore venus au monde lorsqu'il remportait ses premiers succès. Il sauta avec légèreté sur le ring et se glissa entre les cordes jusqu'à son coin, où il s'assit sur un pliant. Jack Ball, l'arbitre, arriva et lui serra la main. C'était un pugiliste démolé, qui depuis plus de dix ans n'était pas monté sur le ring pour son propre compte. King se sentit heureux de l'avoir pour arbitre. Tous deux étaient des anciens. S'il malmenait Sandel en contrevenant un peu au règlement, il pouvait compter sur Ball pour ne pas en souffler mot.

De jeunes aspirants poids lourds grimpaient l'un après l'autre sur le ring et étaient présentés au public par l'arbitre, qui proclama les défis en leur nom.

– Le jeune Pronto, annonça Ball, de Sydney Nord, défie le gagnant pour un enjeu de cinquante livres !

Le public applaudit, et les bravos redoublèrent quand Sandel en personne franchit les cordes et s'assit dans son coin. Tom King regarda avec curiosité cet adversaire avec qui, dans quelques minutes, il allait être engagé dans un combat sans merci, où chacun essaierait de toutes ses forces d'abattre l'autre et de lui faire perdre connaissance. Mais il ne pouvait pas voir grand-chose, car Sandel, comme lui-même, portait un pantalon et un maillot par-dessus sa tenue de boxeur. Son visage était d'une mâle beauté, couronné d'une tignasse blonde et bouclée, et le cou large et musclé laissait présager un corps magnifique.

Le jeune Pronto alla d'un coin à l'autre, serrant la main aux principaux boxeurs, puis en descendit. Les défis continuèrent.

De nouveaux jeunes gens grimpaient entre les cordes, toute une Jeunesse inconnue mais insatiable, proclamant au genre humain que, par sa force et son habileté, elle pouvait rivaliser avec le vainqueur. Quelques années auparavant, dans sa propre fougue de lutteur invincible, Tom King se serait amusé de tous ces préliminaires. Mais aujourd'hui il demeurait assis, fasciné, incapable d'effacer de devant ses yeux cette vision de la Jeunesse. Ces jeunes montaient sans relâche à l'assaut du ring, franchissaient les cordes et criaient leur défi; et toujours les vieux s'effaçaient devant eux. Les jeunes grimpaient vers le succès en piétinant le corps des anciens. Et toujours il en arrivait, toute une Jeunesse avide et irrésistible, des jeunes chassant les vieux, devenant vieux eux-mêmes et descendant la pente, tandis que derrière eux se pressait une autre Jeunesse éternelle – les générations de bébés qui avaient grandi et désiraient rabaisser leurs aînés, suivis à leur tour d'autres bébés jusqu'à la fin des temps, une Jeunesse à qui tout cède et qui ne meurt jamais.

Tom King regarda du côté de la loge des journalistes et fit un signe de reconnaissance à Morgan, du *Sportsman*, et à Corbett, du *Referee*. Puis il leva les mains, pendant que Sid Sullivan et Charley Bates, ses soigneurs, lui passaient ses gants et les attachaient, surveillés de près par un des aides de Sandel qui avait commencé par examiner minutieusement les petites bandes de toile enroulées autour des jointures de King. Dans le coin de Sandel, un de ses propres soigneurs s'acquittait de la même tâche. Sandel fut débarrassé de son pantalon, puis, quand il se leva, on lui enleva son maillot par-dessus la tête. Tom King put contempler alors la Jeunesse incarnée : une poitrine vaste aux muscles énormes glissant comme des bielles vivantes sous la peau blanche et satinée. Tout ce corps fourmillait de vie, et cette vie, Tom King s'en rendait compte, n'avait rien perdu de sa fraîcheur au cours de ces combats prolongés où la Jeunesse paie son tribut et s'en retourne un peu moins jeune qu'en entrant.

Les deux hommes s'avancèrent l'un vers l'autre et, au

moment où le gong résonnait et où les soigneurs dégringolaient de la plate-forme avec leurs pliants, ils se serrèrent la main et prirent aussitôt leur attitude de combat. Instantanément, tel un mécanisme d'acier et de ressorts équilibré sur une détente infime, Sandel se mit à avancer, à reculer et à rebondir, logeant un coup du gauche aux yeux, un coup du droit aux côtes, esquivant une riposte, se dérochant dans une danse légère et revenant dans une danse menaçante. C'était une démonstration éblouissante, et le public hurla son approbation. Mais King n'était pas ébloui. Il avait soutenu trop de combats, et contre trop de jeunes, pour ne pas apprécier à leur juste valeur ces coups trop rapides et trop adroits pour être dangereux. Évidemment, Sandel voulait précipiter les événements dès le début. Il fallait s'y attendre. C'était la façon de faire de la Jeunesse, avide de dépenser sa valeur superbe en folles révoltes et en furieuses attaques, d'accabler l'adversaire sous sa force glorieuse et son désir sans limites.

Sandel avançait et reculait, surgissait à droite, à gauche, partout, jambes légères et cœur ardent, miracle vivant de chair blanche et de muscle offensif qui menait d'éblouissantes attaques, s'échappant et bondissant comme une navette, accomplissant entre deux mouvements des milliers d'autres gestes combinés en vue de démolir Tom King, cet obstacle qui s'interposait entre lui et la fortune. Et Tom King, avec patience, endurait tout cela. Il connaissait son affaire et comprenait la Jeunesse maintenant qu'elle ne lui appartenait plus. Rien à faire avant que l'autre ait perdu un peu de vapeur, pensait-il; et il souriait en lui-même en se baissant exprès pour recevoir sur le crâne un coup lourdement asséné. C'était un sale procédé, mais très fair-play vu les règles du jeu. Au boxeur de prendre soin de ses jointures, et, s'il s'obstine à frapper l'adversaire sur le sommet de la tête, c'est à ses risques et périls. King aurait pu se baisser un peu plus et laisser le coup passer à vide, mais il se souvenait de ses premiers combats et de la façon dont il s'était brisé une première jointure

sur la caboche de la Terreur galloise. Il se conformait aux règles du jeu. Cette parade coûterait à Sandel une de ses jointures. Non que le jeune homme dût s'en apercevoir sur-le-champ : il continuerait avec une superbe indifférence, frappant aussi dur que jamais jusqu'à la fin du combat. Mais plus tard, lorsque la fatigue du ring commencerait à se faire sentir, il regretterait cette jointure et se rappellerait comment il l'avait démolie sur la tête de Tom King.

Le premier round fut totalement dominé par Sandel, qui souleva l'enthousiasme du public par la rapidité de ses attaques en tourbillon. Il écrasa King d'une avalanche de coups que l'autre encaissa sans sourciller, sans frapper une seule fois, se contentant de se couvrir, de parer, de se baisser ou de se coller en corps à corps pour laisser passer l'orage. De temps à autre, il faisait des feintes, secouait la tête quand un coup portait de tout son poids, et n'accomplissait que des mouvements lourds, sans élans ni bonds, sans perdre une once de sa force. Sa sagesse d'homme mûr l'avertissait qu'il fallait laisser se dissiper l'écume de cette Jeunesse avant d'oser rendre coup pour coup. Tous les mouvements de King étaient lents et méthodiques, et ses yeux aux lourdes paupières et aux regards alanguis lui donnaient l'apparence d'un homme à demi endormi ou aveuglé par un excès de lumière. Cependant, rien n'échappait à ces yeux-là, habitués à tout voir par un entraînement de plus de vingt ans sur les rings – ces yeux qui ne clignaient ni ne vacillaient en voyant arriver un coup, mais regardaient tranquillement en mesurant la distance.

Pendant la minute de repos qui suivit ce premier round, il resta assis dans son coin, les jambes écartées et les bras reposant à angle droit sur les cordes ; son ventre et sa poitrine se soulevaient profondément pour aspirer l'air que lui procuraient ses soigneurs en agitant des serviettes. Les yeux fermés, il écoutait les cris de la salle :

– Pourquoi tu t' bats pas, Tom ? T'as la frousse du petit, hein ? criait-on de-ci de-là.

Et il entendit ce commentaire d'un spectateur du premier rang :

– Muscles noués. P'peut pas bouger plus vite. Deux contre un sur Sandel, en livres sterling !

Le gong résonna et les deux hommes quittèrent les coins. Dans son ardeur à recommencer, Sandel parcourut bien les trois quarts de la plate-forme, tandis que King se contentait de la distance minimale, conformément à sa tactique d'économie. Insuffisamment entraîné, n'ayant pas mangé à sa faim, il épargnait le moindre pas. De surcroît, il avait déjà couvert deux milles pour atteindre le champ de bataille. Ce round fut une répétition du précédent, Sandel attaquant comme une tornade et le public demandant avec indignation pourquoi Tom King ne se battait pas. A part des feintes et quelques coups lents et inefficaces, il ne fit que parer, se maintenir en place et se coller dans un corps à corps. Sandel voulait accélérer l'allure, mais King, par prudence, l'en empêchait. Son visage maltraité souriait avec une sorte de nostalgie pathétique, et il ménageait sa force avec une économie que seule la Vieillesse autorise. Sandel représentait la Jeunesse et gaspillait ses forces avec la magnifique prodigalité de son âge. King dirigeait l'assaut en chef confirmé, avec sa sagesse acquise au prix de longues et cruelles mêlées. Il observait tout, la tête froide et les yeux impassibles, avec des mouvements lents, attendant que Sandel se fatiguât. Pour la majorité des spectateurs, King n'était pas de force, et ils exprimaient leur opinion en offrant trois contre un sur Sandel. Mais un petit nombre de sages, qui connaissaient King de longue date, acceptaient le pari, qu'ils considéraient comme gagné d'avance.

Le troisième round débuta comme les autres, tout à fait inégal : Sandel faisait tout, menait la partie et accablait de coups son adversaire. Une demi-minute s'était déjà écoulée quand Sandel, trop confiant en lui-même, se découvrit. Les yeux de King flambèrent en même temps que se détendait son bras droit. Ce fut le premier coup réel qu'il portât – un cro-

chet, bras plié pour le rendre plus dur, avec derrière lui tout le poids du corps pivotant à demi. On eût dit un lion endormi lançant un coup de patte soudain, comme un éclair. Sandel, touché sur le côté de la mâchoire, fut abattu comme un bœuf. Le public resta bouche bée et murmura de timides approbations. L'homme n'avait pas les muscles si noués, en fin de compte : il pouvait assener de vrais coups de massue.

Sandel était ébranlé. Il roula par terre et essaya de se relever, mais ses aides lui crièrent de profiter des secondes de répit. Il s'agenouilla sur une jambe, prêt à se relever, et attendit, pendant que l'arbitre, penché sur lui, comptait à haute voix dans son oreille. A la neuvième seconde, il se redressa en position d'attaque, et Tom King, lui faisant face, regretta que le coup n'eût pas porté plus près de la pointe de la mâchoire. Il aurait mis l'autre K.-O. et serait rentré chez lui en rapportant les trente livres à sa femme et aux gosses.

Le round se poursuivit jusqu'au bout des trois minutes. Sandel manifestait cette fois un certain respect pour son adversaire, tandis que King avait repris ses mouvements lents et ses regards alanguis. Quand le round approcha de sa fin, King, averti du fait par la vue des soigneurs qui se préparaient à bondir entre les cordes, s'arrangea pour mener la bataille vers son propre coin. Dès que sonna le gong, il s'assit immédiatement sur son tabouret qui l'attendait, tandis que Sandel dut traverser tout le ring en diagonale pour rejoindre son coin à lui. C'était peu de chose, mais c'est le total de ces petites choses qui compte. Sandel fut obligé de faire ces pas supplémentaires, de dépenser cette minime somme d'énergie et de perdre ainsi une partie de sa précieuse minute de repos. Au début de chaque round, King avançait de son coin en flâneur, obligeant ainsi l'autre à parcourir la plus grande distance. A la fin de chaque reprise, King manœuvrait pour attirer l'autre dans son coin et s'asseoir immédiatement.

Deux autres rounds se passèrent, au cours desquels King se montra parcimonieux et Sandel prodigue d'efforts. Ce dernier

essayait d'imposer une allure plus vive, et cette tentative inquiéta King, car bon nombre des coups dont l'accablait l'adversaire portaient. Cependant, il s'obstinait dans sa lenteur, en dépit des protestations des jeunes écerclés qui lui criaient de se décider à se battre. Au cours du sixième round, Sandel commut une nouvelle imprudence : de nouveau, le terrible poing droit de Tom King l'atteignit à la mâchoire et Sandel, de nouveau à terre, laissa compter les neuf secondes.

Vers le septième round, Sandel avait perdu sa fougue et la fraîcheur de ses bonnes dispositions : il se rendit compte qu'il affrontait la rencontre la plus dure de sa vie. Tom King était un vétéran de la boxe, mais un vétéran bien supérieur aux meilleurs qu'il eût jamais connus, un vétéran qui ne perdait jamais la tête, remarquable dans la défense, dont les coups possédaient la puissance d'une massue à clous, capable de mettre son homme K.-O. de l'une ou l'autre main. Néanmoins, Tom King n'osait pas frapper fréquemment. Jamais il n'oubliait ses jointures abîmées, sachant que chaque coup devait porter s'il voulait les faire durer jusqu'à la fin du combat. Assis dans son coin et regardant son adversaire, il se prit à songer qu'en additionnant sa propre prudence et le jeune âge de Sandel, on obtiendrait un fameux champion du monde des poids lourds. Mais voilà l'ennui : Sandel ne deviendrait jamais champion du monde. Il lui manquait la prudence, il ne pouvait l'acquiescer qu'au prix de sa Jeunesse; et quand il posséderait la prudence, il lui manquerait la Jeunesse dépensée à l'obtenir.

King profitait des moindres avantages. Il ne perdait jamais l'occasion d'un corps à corps et dans ce cas, presque toujours, il enfonçait rudement son épaule dans les côtes de l'autre. Dans la philosophie de la profession, un coup d'épaule vaut un coup de poing en ce qui concerne les dégâts et vaut beaucoup mieux pour ce qui est de la dépense d'efforts. En outre, dans ces corps à corps, King reposait de tout son poids sur l'adversaire et n'était pas pressé de se décoller. Cette situation nécessitait l'intervention de l'arbitre, qui venait les séparer : et

inmanquablement Sandel l'y aidait, n'ayant pas encore appris à se reposer. Il ne pouvait se retenir d'employer ses bras superbement agiles, ses muscles toujours prêts à se tordre; et quand l'autre se précipitait dans un corps à corps, lui enfonçant son épaule dans les côtes et la tête reposant sous le bras gauche de Sandel, celui-ci ne manquait guère d'envoyer un swing du droit derrière son propre dos, dans le visage de l'autre qui saillait. C'était un coup adroit, très admiré du public, mais pas bien dangereux et représentant par conséquent une certaine déperdition de force. Sandel, toujours infatigable, ignorait toute limite. Et King encaissait avec un sourire cynique et grimaçant.

Sandel entreprit une série de coups terribles du droit au corps qui donnaient l'impression que King était très gravement malmené; seuls les vieux habitués du ring pouvaient apprécier sa manière de toucher adroitement du gant gauche le biceps de l'autre, juste au moment où le coup arrivait à destination. Chaque fois, certes, le coup portait; mais, chaque fois, il était privé de sa puissance par cette touche au biceps. Au neuvième round, trois fois en une minute, King décocha à son adversaire un crochet du droit, et trois fois le corps de Sandel, malgré son poids, s'aplatit sur la natte. Chaque fois, au bout des neuf secondes de grâce, il se remit sur pied, ébranlé mais toujours solide. Ayant perdu désormais beaucoup de son agilité, il gâchait moins d'efforts et se battait résolument; néanmoins, il continuait à compter sur son principal atout, qui était la Jeunesse. L'atout majeur de King était l'expérience. Avec les années, sa vitalité pâlisait et sa vigueur s'atténuait, mais il les remplaçait par la ruse, par une prudence née de longues rencontres et par une soigneuse économie de ses forces. Il avait appris non seulement à s'abstenir de mouvements superflus, mais encore à suggérer à son rival de gaspiller son énergie. A maintes reprises, par des feintes du pied, de la main ou du corps, il poussa Sandel à des sauts en arrière, à des esquives et à des parades inutiles. King se reposait, sans

jamais laisser l'autre en faire autant. Telle est la stratégie du boxeur âgé.

Au début du dixième round, King commença d'arrêter les attaques de l'autre par des directs du gauche au visage, et Sandel, rendu prudent, répondit en se découvrant à gauche, puis, esquivant le coup, frappa d'un large crochet du droit sur le côté de la tête. Le coup porta trop haut pour produire tout son effet ; mais, en le recevant, King éprouva la sensation bien connue d'un voile noir s'abattant sur son esprit. Pendant un instant, ou plutôt pendant une fraction de seconde, il cessa d'exister : il vit l'adversaire s'esquiver de son champ visuel sur un fond de visages pâles et avides ; la seconde d'après, il revit son adversaire et les figures à l'arrière-plan. Il aurait pu croire qu'il venait de s'endormir et de rouvrir les yeux, et cependant l'intervalle d'inconscience avait trop peu duré pour qu'il eût le temps de tomber. Le public le vit vaciller et fléchir sur les genoux, puis se remettre et enfoncer son menton plus profondément à l'abri de son épaule gauche.

Sandel répéta ce coup plusieurs fois, en maintenant King à demi groggy, puis celui-ci combina sa défense, qui était en même temps une contre-attaque. Faisant une feinte du gauche, il recula d'un demi-pas, tout en envoyant un uppercut de toute la force de son poing droit. Le coup était si bien calculé qu'il arriva carrément sur la figure de Sandel avec tout l'élan de la feinte. Sandel, soulevé du sol, retomba à la renverse et frappa la natte de la tête et des épaules. Deux fois King réussit ce coup habile, puis il se déchaîna et se mit à acculer son rival vers les cordes. Sans fournir à Sandel la moindre occasion de se reposer ou de se reprendre, il lui assena coup sur coup jusqu'à ce que le public, debout, fit trembler la salle d'un tonnerre d'applaudissements ininterrompus. Cependant Sandel, superbe de force et d'endurance, réussit à demeurer sur ses pieds. Un K.-O. paraissait certain, et l'officier de police en observation près du ring, effrayé de le voir encaisser de pareils coups, se leva dans l'intention d'arrêter le combat.

Au même instant, le gong vibra et Sandel, chancelant, regagna son coin, en soutenant à l'officier de police qu'il se sentait en bonne forme. Pour le lui prouver, il exécuta deux petits bonds en arrière, et l'autre fut rassuré.

Tom King, renversé en arrière dans son coin et respirant avec peine, se sentait déçu. Si on avait arrêté le jeu, l'arbitre aurait nécessairement rendu la sentence en sa faveur et l'enjeu lui serait revenu. A la différence de Sandel, il se battait non pour la gloire, mais pour trente livres sterling. Et maintenant Sandel allait recouvrer ses forces pendant la minute de repos.

La Jeunesse est servie – à l'esprit de King revint ce dicton, entendu pour la première fois le soir où il avait battu Stowsher Bill. C'étaient les propres termes du rupin qui lui avait apporté une consommation et tapé sur l'épaule après le combat. « La Jeunesse est servie ! » Cet aristo avait raison et, en cette soirée d'autrefois, lui-même représentait la Jeunesse. Ce soir, la Jeunesse était assise dans le coin opposé. Quant à lui, il venait de se battre pendant plus d'une heure, et maintenant il se sentait réellement vieux. S'il s'était battu comme Sandel, il n'aurait pas duré un quart d'heure. L'ennui, c'est qu'il ne récupérerait pas ses forces. Ces vaisseaux qui saillaient et ce cœur surmené ne lui permettaient pas de retrouver assez d'énergie dans les intervalles entre deux rounds. D'ailleurs, dès le début, ses forces avaient été insuffisantes. Ses jambes s'alourdissaient et il commençait à éprouver des crampes. Il n'aurait pas dû faire ces deux milles à pied. Et puis ce bifteck, dont il avait eu envie toute la matinée ! Une grande et terrible haine s'éleva dans son cœur contre ces bouchers qui lui avaient refusé tout crédit. C'était dur pour un vieil homme d'aller se battre sans avoir mangé à sa faim ! Un bon bifteck, c'est si peu de chose – quelques pennies tout au plus, mais pour lui ce peu représentait trente livres.

Au coup de gong annonçant le onzième round, Sandel se précipita, faisant parade d'un entrain qu'il ne possédait pas en réalité. King estima à sa juste valeur ce bluff – aussi ancien

que le jeu lui-même. Il provoqua un corps à corps pour se garantir, puis, s'écartant, laissa Sandel se calmer. C'était ce que désirait King. Il fit une feinte du gauche, se balança sur une jambe et fit un large crochet vers le haut, puis recula d'un demi-pas et lança son uppercut en plein dans la figure de Sandel, qui s'abattit sur le tapis. Après quoi, il ne lui laissa plus un instant de repos, recevant des coups lui-même, mais en donnant bien davantage, bousculant Sandel dans les cordes, l'accablant de crochets et de toutes sortes de coups, s'arrachant à ses corps à corps ou l'empêchant à coups de poing de les tenter et, chaque fois que Sandel allait tomber, le rattrapant d'une main et de l'autre le précipitant immédiatement dans les cordes où il ne pouvait pas tomber.

A ce moment, le public, fou d'enthousiasme, était avec lui et presque toutes les voix hurlaient :

— Vas-y, Tom ! Mets-lui-en ! Tu l'tiens, Tom ! Tu l'tiens !

On allait assister à un finish en tourbillon, et c'est pour voir cela qu'un public de boxe paie sa place.

Tom King, qui, pendant une demi-heure, avait si bien ménagé ses forces, se mit à les prodiguer dans l'unique effort dont il se sentait capable. Sa dernière chance était là : maintenant ou jamais. Ses forces l'abandonnaient rapidement et il espérait qu'avant leur épuisement il parviendrait à abattre son adversaire pour le nombre de secondes voulu. Sans cesser de frapper de toutes ses forces et d'estimer froidement le poids de ses coups et l'importance des blessures qu'il infligeait, il se rendait compte à quel point Sandel était difficile à mettre K.-O. Sa vitalité et son endurance étaient extrêmes, car c'était la vitalité et l'endurance de la Jeunesse. Sandel était certainement un homme d'avenir. Il avait ça dans le sang. C'est seulement de cette étoffe coriace qu'on fait les bons boxeurs.

Sandel titubait, mais Tom se sentait des crampes dans les jambes et ses jointures refusaient tout service. Il se raidissait néanmoins et frappait des coups formidables, dont chacun

constituait une torture pour ses mains abîmées. Bien qu'il ne reçût, lui, plus guère de coups, il s'affaiblissait aussi rapidement que l'autre. Les siens portaient, mais n'étaient plus appliqués avec tout son poids derrière eux, et chacun d'eux lui coûtait un pénible effort de volonté. Ses jambes étaient en plomb, et il les traînait visiblement; si bien que les partisans de Sandel, réconfortés par ces symptômes, se mirent à encourager leur champion à grands cris.

King, éperonné pour un nouvel effort, frappa deux fois coup sur coup – l'un du gauche, un peu trop haut, au plexus solaire, et l'autre du droit, sur la mâchoire. Ces coups n'étaient pas d'une lourdeur extraordinaire, mais Sandel était si faible et si étourdi qu'il tomba et resta étendu, frissonnant. L'arbitre, penché sur lui, comptait à haute voix les secondes fatales. S'il ne se relevait pas avant la dixième, il perdait la bataille. Un silence inquiet planait sur le public. King, tremblant sur ses jambes, se sentait en proie à un étourdissement mortel : devant ses yeux s'enflait et s'affaissait l'océan des visages, tandis que ses oreilles percevaient comme s'ils venaient de très loin les chiffres que comptait l'arbitre. Cependant, il avait l'impression d'avoir gagné ce combat. Impossible qu'un homme si mal en point pût se relever.

Seule la Jeunesse pouvait opérer pareille résurrection, et Sandel se releva. A la quatrième seconde, il se remit sur le dos et chercha les cordes à tâtons. A la septième, il se mit sur un genou et s'y reposa, secouant la tête comme un homme sonné. Au moment où l'arbitre cria : « Neuf! », Sandel se redressa en bonne position de défense, le bras gauche replié devant le visage, le bras droit devant l'estomac. Protégeant ainsi les points vulnérables, il fit une embardée vers King dans l'espoir de nouer un corps à corps et de gagner du temps.

Au moment même où Sandel se levait, King l'attaqua, mais les deux coups qu'il lui porta s'amortirent sur les bras repliés. L'instant d'après, Sandel, collé en un corps à corps, s'y cramponnait désespérément tandis que l'arbitre s'efforçait de séparer les deux hommes. King se libéra. Il savait avec quelle

rapidité la Jeunesse reprend ses forces et se sentait sûr de régler son compte à Sandel s'il pouvait contrecarrer ce renouveau de vigueur. Un seul coup bien appliqué y suffirait. Sandel était à sa merci, sans le moindre doute. Il l'avait manœuvré, surpassé, il l'avait battu. Sandel se dégagea du corps à corps en essayant de se tenir au point d'équilibre précaire entre la défaite et la survie. Un seul coup bien assené le renverserait une fois pour toutes. Tom King, dans un éclair d'amertume, repensa à ce bon bifteck et regretta de ne pas l'avoir derrière le coup de poing qu'il devait appliquer de toutes ses forces. Il se raidit dans l'effort, mais le coup ne fut ni assez lourd ni assez rapide. Sandel oscilla sans tomber : il recula en titubant jusqu'aux cordes et s'y retint. King le suivit en chancelant et, dans une angoisse mortelle, lui décocha un nouveau coup. Mais son organisme venait de le trahir. Rien ne subsistait en lui qu'une intelligence combative affaiblie et voilée par l'épuisement. Le coup destiné à la mâchoire n'atteignit que l'épaule. Il avait voulu le loger plus haut, mais ses muscles éreintés ne lui obéissaient plus. Et, sous le choc en retour, Tom King lui-même vacilla et faillit tomber. Il essaya de nouveau. Mais cette fois, le coup rata complètement et, par faiblesse pure et simple, il s'accola en corps à corps contre Sandel, se cramponnant à lui pour s'empêcher de rouler à terre.

King n'essaya pas de se libérer. Il avait lancé sa foudre. Il était fini, et la Jeunesse était servie. Au cours même du corps à corps, il sentait Sandel reprendre des forces contre lui. Et quand l'arbitre les sépara, il vit, sous ses yeux, la Jeunesse récupérer ses forces. De seconde en seconde, les coups de Sandel, tout à l'heure faibles et futiles, cognaient dur. Les yeux troubles de King virent le poing ganté le menacer à la mâchoire, et il eut la volonté de parer le coup en interposant le bras. Il perçut le danger et voulut agir, mais son bras était trop lourd ; il paraissait chargé de cent livres de plomb. Il refusa de se soulever et résista à la volonté de son âme. Sur quoi le poing ganté arriva à destination. Il ressentit une sorte de craquement

aigu, analogue à une étincelle électrique, et au même moment un voile de ténèbres l'enveloppa.

Quand il rouvrit les yeux, il était dans son coin et il entendit les hurlements du public, pareils au rugissement du ressac à Bondi Beach. On lui appuyait une éponge humide à la base du crâne et Sid Sullivan répandait une pluie d'eau rafraîchissante sur sa figure et sur sa poitrine. On lui avait déjà enlevé ses gants, et Sandel, penché sur lui, lui serrait la main. Il n'éprouvait aucun ressentiment contre l'homme qui venait de le terrasser et il lui rendit son étreinte avec une cordialité qui provoqua une protestation de ses jointures en piteux état. Puis Sandel s'avança au milieu du ring et le public arrêta son tumulte pour l'entendre accepter le défi du jeune Pronto et augmenter le pari à cent livres. King demeura apathique pendant que ses soigneurs épongeaient l'eau qui lui ruisselait sur le corps, puis lui séchaient le visage et l'apprêtaient pour quitter le ring. Il se sentait affamé. Ce n'était pas une faim ordinaire, cette faim qui vous ronge, mais une grande faiblesse accompagnée d'une palpitation au creux de l'estomac et qui se communiquait à son corps tout entier. Il se rappela ce moment du combat où il tenait Sandel en équilibre instable et prêt à osciller vers le plateau de la défaite. Ah ! ce bon bifteck lui aurait permis de s'en tirer ! Il ne lui avait manqué que cette petite chose au moment décisif, et il avait perdu ! Tout ça, c'était à cause du bifteck.

Ses soigneurs le soutenaient à moitié pour l'aider à quitter le ring. Il s'écarta d'eux, se faufila sans aide à travers les cordes, puis sauta lourdement sur le plancher et marcha sur leurs talons pendant qu'ils lui frayaient un chemin dans la foule qui encombrait l'allée centrale. Au moment où il quittait le vestiaire, à l'entrée de la salle, un jeune l'interpella :

— Pourquoi tu lui as pas réglé son compte quand tu l'tenais ? demanda-t-il.

— Oh ! va au diable ! répondit Tom King en descendant les marches.

Les portes du pub du coin étaient grandes ouvertes ; il aperçut

les lumières et les serveuses souriantes; il entendit de nombreuses voix discutant la rencontre et le tintement continu des pièces sur le comptoir. Quelqu'un l'appela pour lui offrir un verre. Il hésita manifestement, puis refusa et poursuivit son chemin.

Il n'avait pas un sou en poche et les deux milles lui parurent longs pour rentrer à la maison. Il vieillissait, à coup sûr. En traversant le domaine, il s'assit soudain sur un banc, énérvé à l'idée que sa femme veillait pour l'attendre et pour apprendre l'issue du combat. Cette pensée lui semblait plus atroce qu'un K.-O. et presque impossible à envisager.

Il se sentait faible et meurtri, et la souffrance que lui infligeaient ses jointures l'avertissait que, même s'il trouvait un emploi de manœuvre, il serait obligé d'attendre une bonne semaine avant de pouvoir manier la pelle ou la pioche. La faim qui lui donnait des palpitations au creux de l'estomac devenait accablante. Écrasé sous sa misère, il sentit ses paupières s'humecter. Il couvrit son visage de ses mains et se souvint en pleurant de Stowsher Bill et de la façon dont il l'avait traité en cette soirée lointaine. Pauvre vieux Stowsher Bill! Il comprenait maintenant pourquoi il avait pleuré dans le vestiaire.